

Un symbole coriace dans la psychanalyse, le phallus

L'os de ce qui, dans la psychanalyse, se rassemble sous le terme de crise œdipienne, s'identifie à ce qu'on appelle le complexe de castration. Lacan ne cesse de le répéter, pour regretter que les analystes, faute d'y comprendre quelque chose, se soient détournés de la question pour explorer d'autres voies (frustration notamment).

De cette obscurité autour du terme de castration, Lacan ne s'exclut pas. À chaque nouvelle étape de son élaboration, il reprend la question à nouveau frais, avec le sentiment qu'il n'a toujours pas dit, qu'on n'a toujours pas dit, ce qu'était, réellement, la castration. Ce qui résulte de cette reprise incessante de la question n'est pas un empilement hétéroclite de définitions dont l'une ferait oublier l'autre, mais un étagement de perspectives dont il n'est pas toujours facile de saisir le point de fuite.

De la castration, on croit savoir au moins cela, que c'est le phallus qui en est l'objet le plus illustre. Mais ce phallus, dans la psychanalyse, de quoi est-il le nom ? Ce n'est, après tout, qu'un nom propre, comme sur une carte de géographie se trouve le nom propre d'un désert — et on sait que les noms des déserts sont les noms les plus stables dans le remue-ménage des renominations de l'histoire politique des pays. Donc, depuis les Mystères de l'Antiquité, nous avons ce terme de Phallus, nom d'un désert, tracé d'une limite à l'intérieur de laquelle personne n'a jamais pénétré, pas même ceux, ironise Lacan, qui prétendent avoir accédé au fameux stade génital et à ses bienfaits¹.

Ce désert, rien ne sert de dire que c'est celui de la jouissance dite sexuelle, celle qui s'ordonne à ce semblant qu'est le phallus, lequel est précisément ce qui fait barrage au rapport sexuel. Rien ne sert d'annoncer tout cela puisqu'il nous faut prendre la voie longue — il n'y a pas de *moyen court* avec Lacan — la voie longue, donc, d'où l'on puisse saisir à partir de quelles exigences logiques peut se proférer un tel verdict : « il n'y a pas de

¹ Sur cette nomination, cf. notamment J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, pp.168 sq., séance du 16 juin 1971.

rapport sexuel² », dernière version et point d'orgue de la castration chez Lacan. Fin de l'ère théologique des rapports de l'homme et de la femme, fin qui ne nous ouvre la voie d'aucune libération particulière.

Je devrais donc me contenter, dans les trente minutes d'usage imparties à chaque communication, de ne faire ici que quelques pas sur un chemin dont simplement j'espère qu'il va dans la bonne direction.

* * *

L'affaire démarre avec la découverte par Freud du stade phallique qui a sidéré, voire révolté une bonne partie de la communauté analytique. Pourquoi les petits enfants, au lieu chacun d'endosser, l'heure venue, leur sexe respectif, pourquoi iraient-ils s'imaginer qu'il n'y a qu'un seul sexe, l'organe mâle, le phallus ? D'où viendrait cette sorte d'anomalie, plus frappante encore pour la petite fille, dans le rapport de chacun à son sexe sexué ?

Il est notable que finalement, malgré les objections et les tentatives de réduire cette embarrassante prévalence imaginaire du phallus — de la part de Jones en particulier —, ce phallicisme se soit bien imposé comme une donnée incontournable de l'expérience analytique. Et Lacan, là-dessus, en rajouterait plutôt : ce stade phallique, il ne faut pas croire qu'il se dépasse, comme on l'a affirmé, dans un stade génital, c'est mensonge de le prétendre, dit-il. Ce phallicisme n'est pas réservé à une fantaisie baroque des enfants, il est bien la vérité même de la jouissance dite sexuelle.

Il faut bien sûr entendre ces propos dans le cadre théorique que Lacan s'est forgé avec ses trois dimensions du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique, qui lui permettent un jeu extrêmement souple, où l'organe réel, l'image phallique et le signifiant phallus se relaient au gré des nécessités subjectives à faire valoir en chaque temps.

* * *

Avant d'aller plus avant, un mot encore sur Jones, et sur mon titre. Lacan dit que le *signifiant* phallique aurait fait pour celui-ci « tout au long de son existence d'écrivain et d'analyste, l'objet de ce que l'on pourrait peut-être chez lui appeler une véritable phobie³ ». Et il fait ainsi parler Jones :

² Cf. par ex. J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », séance du 4 novembre 1971, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 35.

³ J. Lacan, Le Séminaire, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 314, séance du 26 mars 1958.

« Pourquoi donc, ce sacré phallus que l'on trouve là sous nos pas à tout instant, pourquoi cet objet d'ailleurs inconsistant, le privilégier, alors qu'il y a des choses tout aussi intéressantes ? — le vagin par exemple⁴. » - Réplique de Lacan : « En effet, il a raison, cet homme. [...] Seulement ce qui l'étonne, c'est que l'un et l'autre n'ont pas la même fonction. » Jones a voulu symétriser les deux sexes, faire de l'un le répondant naturel de l'autre, « au lieu de retenir ce qu'il y a peut-être de *coriace*, voire d'irréductible, dans le complexe de castration, à savoir le *signifiant* phallus⁵ ».

Ce diagnostic n'est pas à prendre pour simplement polémique : le signifiant phallique aurait été pour Jones, si l'on en croit Lacan, l'objet « peut-être » d'une véritable phobie. Quoi s'ouvre donc de si vertigineux, pour quiconque et pas seulement pour Jones, à l'annonce que le phallus, l'organe mâle, endosse unilatéralement la fonction d'un signifiant, et d'un signifiant qui a un statut à part, dépareillé par rapport au système signifiant dans son ensemble, et pour lequel Lacan annexe volontiers le terme anglais *odd* (impair, déparié, bizarre...) ? Nous serions tentés de dire, provisoirement : à chacun, déjà, de voir ce qu'il lui en coûte de lire Lacan. Mais Lacan s'en explique mieux ailleurs. Il s'agirait d'une « fuite devant l'angoisse des origines⁶ », origines *signifiantes* du sujet : tel est le « coriace » de la conjecture de Lacan, dont le phallus constitue un point nodal.

* * *

Sur la chose sexuelle, Lacan reprend en gros les données freudiennes. Dans son style et sa rigueur logicienne, cela donne à peu près ceci :

1. « La fonction dite sexualité est définie [...] de ceci que les sexes sont deux⁷ [...]. » Il y en a deux, de sexes, et seulement deux ; ça, c'est réel, mais ce n'est pas le savoir externe de la science qui nous sera d'aucune aide pour nous orienter dans notre rapport au sexe. Car ce que dit la science ne constitue en rien un savoir au sens qui nous importe, c'est-à-dire ce savoir qui soutient le sujet à partir de l'inconscient, réseau de signifiants

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Ibidem*. C'est nous qui soulignons.

⁶ J. Lacan, « À la mémoire d'Ernest Jones : Sur sa théorie du symbolisme », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 704.

⁷ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 95.

fonctionnant selon le principe du plaisir, que Lacan fait équivaloir à la structure signifiante.

2. Ces deux sexes, que la langue appelle homme et femme, et qui, pris au niveau de la convention sociale, ne manquent pas de définitions, il n'y a pour les distinguer, dans l'inconscient mais aussi bien pour l'état civil, qu'un seul repère, le phallus qui, selon sa présence ou son absence, répartira les êtres en deux classes. Lacan montrera l'impropriété de ce terme de classe, pour fonder une logique freudienne du sexe.

3. On a au moins en présence l'un des deux termes de la relation de ces deux : l'homme, représenté par son rapport au phallus. Mais côté femme, rien ne répond à partir de cette gravitation de signifiants qui constitue le savoir inconscient dans les limites du principe de plaisir : « [...] la Femme, on ne sait pas ce que c'est. Elle est inconnue dans la boîte⁸ [...] », cela dit sur le ton de « inconnu au bataillon ! ». Dans la logique freudienne, elle n'apparaît que sous cet angle de n'avoir pour représentant que ce représentant décalé, inadéquat : le phallus, en tant qu'il sera dit que justement, c'est ce qu'elle n'a pas. Donc dans le savoir inconscient elle a bien, si l'on veut, un représentant, mais un représentant avec lequel elle n'a aucun rapport. Son point de solidarité avec ce phallus s'affirmant uniquement de ceci qu'il est nié, la concernant. Elle en est privée. Ce rapport de privation étant bien indiqué par cette opération en deux temps : la mettre en liaison avec un représentant qui ne la représente en aucune manière — sauf à dire que ce représentant la définit justement de ce qu'elle ne l'ait pas.

Ce paradoxe, qu'on ne puisse, à la femme, « attribuer comme caractère de ne pas avoir ce que précisément il n'a jamais été question qu'elle ait⁹ », ce montage singulier articule exactement cette chicane qu'induit le phallus, en tant que fonction tierce, en tant que signifiant. Il s'agit que la femme se reconnaisse comme manquante... mais de quoi, puisqu'au niveau du réel, par définition (lacanienne) de réel, il ne lui manque rien ? Manquante de ce qui désormais, du fait de ce passage par cette chicane du signifiant, est désigné comme ce qu'il s'agit d'avoir ou... de ne pas avoir.

Ce discours, assurément phallogentré, n'a pourtant rien d'androcentrique. Cette fonction tierce du phallus, par rapport à la dualité

⁸ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 226, séance du 12 mars 1969.

⁹ *Ibidem*, p. 227.

homme/femme, introduit deux modalités du manque dont nous verrons plus loin ce qu'il en est côté homme. Mais côté femme, Lacan ajoute cette précision à tout prendre déroutante : ce n'est pas tant que la femme, comme être sexué, n'ait pas de *Vorstellungsrepräsentanz*, de représentant inconscient, c'est que ce représentant est perdu, qu'il fait l'objet d'un refoulement, voire d'un rejet inexorable, et cela y compris par elle-même, en elle-même. C'est avec un certain lyrisme que Lacan, dans cette perspective, peut parler d'un savoir du sexe, savoir réfugié dans un lieu de pudeur originelle, savoir interdit et interdit simplement de par l'horreur indépassable que susciterait le secret du sexe. Donc le sexe peut être lié, « dans un endroit de pudeur originelle¹⁰ », à un savoir, mais à un savoir qui se refuse à être su. Ce qui fait que, dit Lacan de sa place d'homme, « nous [faisons] l'amour avec elle, sans avoir la moindre idée de ce que c'est que la Femme comme Chose sexuée¹¹ ». Et pas plus ne le sait-elle elle-même.

Ce refoulement du représentant de la femme serait lié à l'interdit de la jouissance, au sens radical où la jouissance, c'est l'au-delà du principe de plaisir, c'est la pente vers la mort. Lacan semble donc postuler, au-delà de l'inconscient ou en son centre exclu, champ de la Chose, la présence d'un ou de représentants de la femme comme sexuée, mais barrés, interdits, au sens où le principe de plaisir suffit à en interdire l'accès. Cette barrière, pour ainsi dire « naturelle », organique, contre la jouissance a pu être métaphorisée dans l'interdit de la mère, mais ce n'est, selon Lacan, que contingence historique. Le complexe d'Œdipe ne serait alors que « appendu » à cette plus profonde barrière, à savoir qu'il y a un trou dans l'appréhension de ce qu'est la jouissance de l'Autre¹². Et ce n'est pas parce qu'elle est, comme corps, à la place de cet Autre pour l'homme, qu'elle en saurait un chouïa de plus sur cette autre jouissance, autre par rapport à la jouissance qui s'exerce à partir du signifiant phallique et du manque qu'il introduit. La femme est elle-même divisée, et, disons-le en passant, tout le tintouin qu'on a pu se donner pour définir une jouissance proprement féminine ne lève en rien l'hypothèque de cette forclusion d'un savoir de la jouissance sexuelle — d'où se tire le verdict qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

¹⁰ J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, séance du 19 mai 1965. Voir, dans la version Michel Roussan, à l'entrée *pudeur* de son index.

¹¹ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 230, séance du 12 mars 1969.

¹² *Ibidem*, p. 277, séance du 23 avril 1969.

* * *

Quoi prédestine l'organe mâle à endosser cette fonction tierce, cette fonction signifiante autour de quoi se joue l'assomption d'un manque constitutif du sujet, pour les deux sexes ? Rappelons ce qui est bien connu :

1. Cet organe se distingue d'être lieu de jouissance auto-érotique. Il est isolable et pensable comme exclu du corps. Toute la difficulté est de le mettre au pas du signifiant, soit de faire de ce qui est lieu de jouissance, un instrument de jouissance. Il *serait attendu*, s'il y avait rapport sexuel, comme cet organe « ambocepteur des conjonctures de l'être¹³ », apte à opérer la rencontre de deux désirs, la rencontre de deux jouissances.

2. Cette jouissance phallique est jouissance sexuelle à situer dans les coordonnées freudiennes. Nous avons rappelé que la jouissance, comme au-delà du principe du plaisir, est comme telle barrée. Mais la jouissance sexuelle a ce privilège que le principe de plaisir la laisse quand même passer¹⁴. La raison pourrait en être que le phallus, autour de quoi tourne toute l'affaire sexuelle pour les deux sexes, fonctionne en tant que signifiant, pris dans la loi du désir et de la castration. Cette jouissance est déjà, comme sexuelle, limitée. C'est pourquoi d'ailleurs il se constate, cliniquement, que pour certains sujets particulièrement livrés à l'angoisse, la jouissance sexuelle peut avoir fonction de bord contre une autre jouissance annihilante. Comme si il y avait là possibilité fragile de jouer une jouissance contre une autre.

3. Il arrive à Freud de dire que la jouissance sexuelle est la jouissance la plus parfaite à laquelle il nous est possible d'accéder. Et même, en toute simplicité, il va jusqu'à faire de l'orgasme masculin la jouissance par excellence. Lacan arrive sur ces entrefaites et jette sur l'ivresse de Noé le voile de la pudeur : « Il n'y a de bonheur que du phallus, [nous dit Freud, c'est-à-dire] il n'y a que le phallus à être heureux — pas le porteur dudit ». Et il ajoute : « Même quand [...] en désespoir de cause, il le porte, le susdit, au sein d'une partenaire supposée se désoler de n'en être pas porteuse elle-même¹⁵. » Ainsi, même supposé atteint le fameux stade génital, ce qui était escompté de la jouissance sexuelle, à savoir cette

¹³ « ambocepteur » : expression récurrente de Lacan à propos de l'objet *a* et du phallus, tout particulièrement dans Le Séminaire, Livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004 (séances du 6 mars, 15 et 29 mai 1963). Cf. J. Lacan, « Kant avec Sade », *Écrits, op. cit.*, p. 772 : « Car la pudeur est amboceptive des conjonctures de l'être ». *NDLR*

¹⁴ Cf. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 320, séance du 14 mai 1969.

¹⁵ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 84, séance du 11 février 1970.

rencontre de deux êtres pour lesquels le phallus ferait copule, n'est pas forcément au rendez-vous. L'orgasme blouse le désir, dit Lacan, c'est comme s'il y avait là-dedans quelque chose qui ne concernait pas le sujet, ou comme si l'organe, cédant prématurément, laissait chacun et chacune sur le désert, une fois que le flux s'est retiré¹⁶. Plus abrupt encore : « De bander, ça n'a aucun rapport avec le sexe, pas avec l'autre en tous cas. Bander pour une femme, ça veut dire la prendre comme phallus¹⁷ ». Lacan est intarissable pour prendre le phallus en défaut là où il était attendu pour assurer la rencontre des jouissances. C'est comme organe qu'il défaille, mais s'il peut être jugé, jaugé défaillant, c'est bien parce qu'il est assigné à une certaine fonction signifiante.

Bien sûr, la jouissance sexuelle peut être estimée comme la jouissance absolue, Lacan n'y contredit pas, mais c'est au titre de constituer un point de mirage : « c'est si près, que précisément elle ne l'est pas, absolue¹⁸ ! » S'il donne au signifiant phallus, écrit de la lettre grecque grand phi, la fonction de représenter la jouissance sexuelle en tant qu'absolue, c'est au prix d'en faire un signifiant qui serait hors du système du sujet, et, de façon analogue à ce qu'il a pu dire du ou des représentants de la femme, il est à ce titre un signifiant refoulé originairement, *Urverdrängt*, imprononçable, propre à mettre en péril tout le système symbolique au cas où il lui prendrait la fantaisie de faire irruption dans les signifiants du sujet. Il nomme l'énigme d'une jouissance absolue. « L'expérience analytique repère [...] ce point à l'infini, en tant qu'il concerne une certaine jouissance, laissée problématique [...]. Le signifiant de la jouissance, signifiant exclu, celui que nous promouvons sous le terme de signifiant phallique [...]»¹⁹, c'est lui, ce point d'appel, qui est mis en vibration au niveau du désir sexuel, mais c'est aussi bien lui, ce point d'impossibilité, qui fait la substance du sujet comme manque-à-jour, comme sujet de la castration. D'où ce verdict : « [...] la substance, qu'il est du rêve de toujours de vous attribuer, n'est pas autre chose que cette jouissance dont vous êtes coupés. [...] ombre d'une ombre [...]»²⁰.

¹⁶ Sur cette thématique, cf. J. Lacan, *L'angoisse*, op. cit., séance du 5 juin 1963, *passim*.

¹⁷ J. Lacan, *...Ou pire*, op. cit., p. 69, séance du 3 février 1972. Version sténographiée.

¹⁸ J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », séance du 4 novembre 1971, *Je parle aux murs*, op. cit., p. 35. Version sténographiée.

¹⁹ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 331, séance du 21 mai 1969.

²⁰ J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », séance du 6 janvier 1972, *Je parle aux murs*, op. cit., p. 105. Version sténographiée.

* * *

Disons-nous, en guise de conclusion, qu'il s'agit de trouver, entre ces deux bêtes sauvages que sont l'homme et la femme, l'artifice d'un dénominateur commun²¹ qui permette de transformer ce qui relève de la différence des sexes « au naturel » en sexualisation de cette différence organique, et donc de créer un espace signifiant, un espace où le manque prenne valeur de désir ? C'est l'organe mâle qui va fournir ce dénominateur commun. L'homme est prié de renoncer en partie à sa jouissance auto-érotique — « en partie » seulement, car il faut bien qu'il lui en reste un bon paquet pour intervenir en temps voulu ! C'est néanmoins cette relative exclusion de l'organe mâle, sa relative mise au pas de la loi du désir, qui le met sous le régime de la castration.

La femme, par rapport à l'organe mâle dans sa valeur signifiante, est priée de se reconnaître comme ne l'ayant pas, supportant de sa privation la marque de *l'altérité* sexuelle, au-delà de la simple différence sexuelle. Il s'agit pour elle d'accepter de représenter pour l'homme ce à quoi il a renoncé, lui, comme jouissance. Et dans ce délicat montage phallogentré, il reviendrait à la femme de ponctuer... l'équivalence du semblant et de la jouissance.

Voilà ce que permettent d'articuler — quoique de façon trop succincte — les termes mis en circulation par Lacan en un certain temps au moins de son enseignement. Je citerai, pour clore ce dont il s'agit dans cet exposé, ce passage bien connu tiré de la réponse à la deuxième question de « Radiophonie » : « Ainsi dans la psychanalyse (parce qu'aussi bien dans l'inconscient) l'homme de la femme ne sait rien, ni la femme de l'homme. Au phallus se résume le point de mythe où le sexuel se fait passion du signifiant²². » Mythe coriace, ce signifiant phallique !

²¹ Cf. J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, op. cit., pp. 89-90, séance du 11 février 1970.

²² J. Lacan, « Radiophonie », *Autres écrits*, op. cit., p. 412.